

Pour en finir avec la linguistique La sémiologie de Fernande Saint-Martin

Jocelyne Lupien

Volume 32, numéro 128, septembre–automne 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53918ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

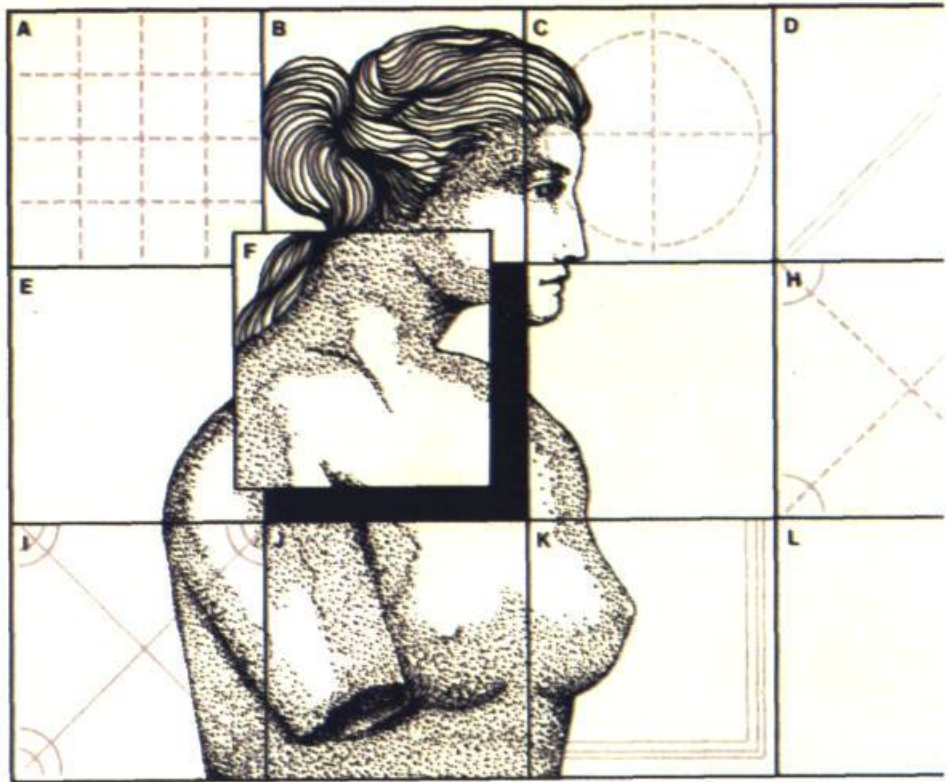
0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lupien, J. (1987). Pour en finir avec la linguistique : la sémiologie de Fernande Saint-Martin. *Vie des arts*, 32(128), 56–57.



Pour en finir avec la linguistique: *la sémiologie* *de Fernande Saint-Martin*

Jocelyne LUPIEN

Le dernier livre de Fernande Saint-Martin, *Sémiologie du langage visuel*¹, postule que les arts visuels constituent un langage et un système de signes organisés par quelqu'un pour véhiculer un message, et que, par ailleurs, il est grandement temps d'adopter une méthode d'analyse permettant d'obtenir un consensus sur la structure des objets visuels.

La peinture, la sculpture, la photographie sont-ils des langages? Dès 1962, René Passeron² traite de cette épineuse question qui ne fait pas encore l'unanimité en 1987. Après avoir décrit les conditions d'élaboration du tableau, Passeron conclut que la peinture est un moyen de communication, mais il fait une distinction entre la fonction de communication du langage, consciente et voulue, et sa fonction d'expression, toujours involontaire, par laquelle le locuteur ne cherche pas à communiquer quelque chose à quelqu'un, mais «s'exprime», au sens de l'expression de soi. Pour Passeron, le signe pictural créé par le peintre est gratuit



1. Fernande SAINT-MARTIN
Sémiologie du Langage visuel, 1987.
Presses de l'Université du Québec.

2. Fernande SAINT-MARTIN.
(Phot. Françoise LEMOYNE)

dans un premier temps, et trouve a posteriori un signifié dans le partage d'une expérience émotionnelle entre le peintre et le spectateur. Déjà Saussure³ opposait les langues aux systèmes de communication visuels.

Jacques Bertin⁴ a aussi réalisé d'étonnantes recherches en sémiologie. Partant de la réalité graphique sans préjugés ni emprunts à la linguistique, il parvient à dégager les structures spécifiques au code graphique, et tout cela, presque sans parallélisme avec la linguistique parce que, vous l'avez deviné, le problème est d'analyser le langage visuel en propre et non par *décalcomanie* linguistique. L'homme d'aujourd'hui communique plus qu'on ne le croit par des systèmes non linguistiques malheureusement encore tenus par les sémioticiens comme des systèmes marginaux et négligeables en regard du langage verbal. Et, lorsque l'un d'eux daigne se pencher sur la peinture, par exemple, c'est avec des outils linguistiques qu'il prétend en dévoiler le fonctionnement.

Depuis 1958, date de publication de *La littérature et le non-verbal*, Fernande Saint-Martin s'intéresse à la communication non verbale, et les nombreux ouvrages qu'elle a publiés à ce jour (poésies et essais), ainsi que les fonctions

« (...) l'être humain dispose de deux outils, sans doute nécessaires, pour accéder à la conscience, soit la représentation des mots et la représentation de choses, l'apport de cette dernière serait méconnu, étant réduit à une succession temporelle et linéaire d'objets iconiques identifiables avec des mots. »

(Fernande SAINT-MARTIN, introduction à la *Sémiologie du langage visuel*, 1987)

successives qu'elle a occupées⁵ la confirment comme une des théoriciennes et communicatrices les plus prolifiques au Québec. Ses recherches sont actuellement déterminantes dans l'évolution de la sémiologie des arts visuels, domaine qui a peu retenu l'attention des chercheurs au profit d'une survalorisation de la sémiologie du langage verbal. Fernande Saint-Martin conteste l'emprise de la linguistique sur la sémiologie et considère comme stérile l'idée de ne traiter que la portion littéraire, figurative ou iconique de l'œuvre. On a vu par le passé nombre d'écrivains (de Barthes à Greimas) ne retenir pour fin d'analyse que le bas de vignette accompagnant une photo de mode au détriment de l'image elle-même, ou encore n'analyser que les motifs identifiables, figuratifs et « nommables » du tableau. « L'arbitraire fou et absurde actuel, dit-elle, est de penser qu'on peut projeter une interprétation de l'œuvre à partir de fragments: un titre, une date, un lieu, ... »

Les récentes publications en sémiologie des arts visuels⁶ n'échappent pas au piège dans lequel est tombée l'*Iconologie* de Panofsky, en 1939, et ceux qui la prolongent, à savoir la prise en charge dans l'œuvre uniquement des éléments « dotés de forme ». Ainsi, toute composante sans contours précis se trouve automatiquement écartée et décrétée comme inapte à contribuer au sens de l'œuvre. Ces analyses d'œuvres d'art, que Fernande Saint-Martin récuse, ne retiennent que ce que Hjelmslev qualifiait de « forme du contenu », au détriment de l'expression plastique (la texture, la couleur, la dimension, etc.) présente non seulement dans les œuvres abstraites, mais aussi dans les œuvres avec représentation narrative. Fernande Saint-Martin est convaincue qu'aucune production de sens n'est possible dans le message visuel sans la contribution de l'expression, sans l'apport de toutes les composantes plastiques du tableau.

Son livre jette les bases d'une méthode, fondée sur une théorie générale, capable de rendre compte des structures des objets visuels régis, à l'instar du langage verbal, par une grammaire. Néanmoins, ne nous méprenons pas, Fernande Saint-Martin n'emprunte pas au langage verbal son système syntaxique et sémantique pour le plaquer artificiellement sur l'œuvre. Elle développe un nouveau discours et décrit les relations et les règles de construction des unités plastiques par la création d'une sémiologie res-

pectueuse de la nature particulière du langage visuel: la sémiologie topologique. C'est dans le discours géométral de la topologie qu'elle fonde une syntaxe générale du mode de fonctionnement visuel. « La topologie, dit-elle, étudie les objets que l'on peut étirer sans les briser et ce qui leur arrive par hypothèse imaginative. (...) La topologie intuitionne les éléments comme susceptibles de se transformer. C'est la grande différence avec la théorie euclidienne qui pose que les objets ont un volume externe qui ne bouge pas. La topologie pose qu'ils peuvent bouger. »

L'auteure veut en finir avec toute interprétation plus ou moins fondée du type: « Il y a un triangle dans ce tableau qui évoque et signifie une colline ou une montagne ». Des auteurs extrêmement intéressants n'échappent pas à cette réduction interprétative, rappelant les erreurs de l'iconologie; si on n'a jamais vu de montagne comment peut-on associer le signe *triangle* et l'objet naturel *montagne*? Les acquis culturels fonderaient alors toute possibilité de compréhension du langage visuel, alors que, selon Fernande Saint-Martin, il faut plutôt se demander comment l'être humain perçoit ce qui l'entoure. Selon elle, la perception visuelle construit l'objet. Faisons-en l'expérience. Le tableau est là devant nous; on le regarde durant un certain temps; un travail s'effectue grâce auquel nous construisons cet objet présent dans notre champ visuel. L'acte de regarder dépend à la fois de ce qu'on regarde et du travail perceptuel du récepteur devant le tableau. C'est le sujet récepteur, avec ses structures internes, physiques et affectives, qui modalise ses rapports avec l'œuvre; il en va de même entre le créateur et l'œuvre.

Selon Fernande Saint-Martin, le tableau est régi par des principes organisationnels que le peintre utilise sans nécessairement en connaître la grammaire. Comme Monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir et comme nous tous qui appliquons machinalement les lois syntaxiques et sémantiques de la langue française sans en connaître le fonctionnement, le peintre manipulerait le langage plastique de manière intuitive. Toutefois, à l'encontre de la langue française, qui possède vingt-six caractères, le langage plastique est plus complexe et plus dynamique car chaque signe est ouvert et peut être investi d'un sens différent selon le récepteur. Dans ces conditions, comment parvenir à un consensus sur les éléments minimaux présents

dans l'œuvre? Selon l'auteure, c'est par une observation minutieuse, une description détaillée des composantes du tableau ainsi que par une étude approfondie des interactions des signes, que les sémiologues dégageront la syntaxe de ce langage, pour parvenir ensuite à la saisie du sens.

Les artistes se méfient à tort de la sémiologie puisque telle que pratiquée par Fernande Saint-Martin, elle force l'analyste à revenir aux sources de l'œuvre, à la regarder longuement, à ressentir ses effets et à s'intéresser à elle. Les lois syntaxiques qu'elle pose sont très accessibles, et il est tout à fait réaliste d'envisager une vulgarisation de cette méthode d'analyse des œuvres, sans perte d'efficacité. Elle en formule le vœu, souhaitant qu'un large public bénéficie de ses conclusions afin de mieux comprendre l'activité créatrice et les mécanismes de la perception visuelle.

Fernande Saint-Martin est une théoricienne infatigable. Des projets d'écriture se bousculent; elle fascine par la passion et l'intelligence qu'elle met autant dans l'enseignement que dans ses recherches. Elle publiait, l'an dernier, un recueil de poésie, *La Fiction du réel*, et n'écarte pas la possibilité d'écrire un roman. Côté recherche, elle s'attaque maintenant à la sémantique du langage visuel, après avoir prouvé humblement, mais avec virtuosité, qu'il est vrai que l'art est un langage distinct du verbal et capable de communiquer à condition d'apprendre à regarder.

1. D'abord publié en anglais sous le titre *Introduction to a Semiology of Visual Language*, Toronto, Semiotic Circle, en 1985. Les Presses de l'Université du Québec publient *Sémiologie du langage visuel*, en 1987.
2. René Passeron, *L'Œuvre picturale et les fonctions de l'apparence*, Paris, Éditions Vrin, 1962.
3. Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot, Paris, 1983. Mentionnons que c'est en 1906 que Saussure donne à l'Université de Genève un cours de linguistique qui jettera les bases de la sémiologie en tant que science générale des signes dont la linguistique n'est qu'une partie.
4. Jacques Bertin, *Sémiologie graphique*. Paris, Éditions Gauthier-Villard et Mouton, 1967.
5. Mme Saint-Martin fut successivement journaliste à *La Presse* (pages féminines et chronique littéraire), critique d'art, directrice de la revue *Châteline*, directrice du Musée d'Art Contemporain de Montréal. Elle enseigne actuellement au Département d'Histoire de l'Art de l'Université du Québec à Montréal, où elle a fondé, en 1984, le Groupe GRESAV (Groupe de recherche en sémiotique des arts visuels).
6. Précisons qu'on utilise indifféremment les dénominations de « sémiologie » et de « sémiotique ». Le terme de « sémiotique » a été instauré par des théoriciens qui voulaient se démarquer de Saussure. À la suite des recherches de Pierce, Greimas l'a définitivement remplacé par celui de « sémiotique ».